

Quand l'intelligence artificielle façonne les imaginaires : une lecture décoloniale du soft power technologique

Mamadou Diouma DIALLO

Université Gaston Berger Saint Louis- Sénégal

Laboratoires : Lab-METICS et SIC.Lab Méditerranée (France)

E-mail : mddiallo@ugb.edu.sn

Résumé

À l'ère des technologies numériques, et plus singulièrement de l'intelligence artificielle, l'influence ne passe plus uniquement par les vecteurs de la culture, mais aussi par la maîtrise des infrastructures nécessaires à l'accès à l'information, à la production des narratifs et à la circulation des savoirs. Dans la continuité des travaux sur la colonialité du savoir, l'étude montre que l'IA agrège des cadres interprétatifs très majoritairement issus des pays du Nord qui contribuent à la pérennisation des rapports de domination hérités de la colonisation.

À travers une analyse critique, l'article met en relief la manière dont l'intelligence artificielle générative (IAG) agit comme une infrastructure cognitive capable de façonner les imaginaires et les cadres de pensée. Il montre comment l'IAG devient ainsi un outil d'ingénierie des perceptions, capable d'influencer nos cadres d'interprétation, par le biais des algorithmes et des modèles de langage qui dessinent le *mindscape*, le paysage mental à partir duquel nous lisons le monde.

L'article analyse également le premier principe directeur de la politique africaine sur l'IA qui vise à faire de cette dernière un levier de développement endogène.

Mots-clés: décolonialité, algorithme, intelligence artificielle, IAG, soft power

Abstract

In the age of digital technologies, and more specifically artificial intelligence, influence is no longer exerted solely through cultural channels, but also through control of the infrastructure necessary for accessing information, producing narratives, and circulating knowledge. Building on existing research on the coloniality of knowledge, this article demonstrates that artificial intelligence aggregates interpretive frameworks overwhelmingly originating from the global north, thus contributing to the perpetuation of power relations inherited from colonization. Through

critical analysis, the article highlights how generative artificial intelligence (gai) acts as a cognitive infrastructure capable of shaping our imaginaries and frameworks of thought.

It shows how gai becomes a tool for engineering perceptions, capable of influencing our interpretive frameworks through algorithms and language models that construct the mindscape—the mental landscape from which we interpret the world. The article also analyzes the first guiding principle of african ai policy, which aims to make ai a lever for endogenous development.

Key-words : decoloniality, algorithm, artificial intelligence, GAI, soft power

Introduction

L'essor de l'intelligence artificielle (IA) s'inscrit dans une mutation profonde de notre rapport à la connaissance qui ne repose plus seulement sur des structures centralisées ou des lieux institutionnels dédiés à l'acquisition du savoir comme l'école ou l'université. Longtemps fondées sur une logique verticale et linéaire où la connaissance circulait du maître vers l'élève, de l'expert vers le profane avec les logiques de reproduction qui l'accompagnent, aujourd'hui l'IA reconfigure ce schéma classique de la structure sociale de transmission du savoir (Bourdieu & Passeron, 1970). Elle remet en question ces cadres institutionnels en introduisant de nouvelles modalités d'accès à la connaissance basées sur la génération de contenus à la requête. L'IA générative (IAG) affaiblit les modalités de transmission institutionnelle par le fait qu'elle permet un accès quasi permanent aux connaissances hors des circuits académiques et traditionnels.

Plus problématique, elle fragilise les mécanismes de légitimation en substituant aux autorités académiques des autorités algorithmiques qui n'offrent aucune lisibilité sur les logiques d'intermédiation à l'œuvre (Crawford, 2021).

Le changement de notre rapport à la connaissance qu'engendre l'IAG ne correspond pas seulement à une simple disparition des structures traditionnelles de transmission de la connaissance, ni à une démocratisation du savoir, mais plutôt à une mutation épistémologique. Nous sommes en présence d'un nouveau régime cognitif, où le savoir tend à s'affranchir des lieux physiques pour devenir immédiatement mobilisable (Stiegler, 2015). L'intelligence artificielle générative participe ainsi à une décentralisation apparente

du savoir et interroge les missions actuelles des institutions classiques de transmission de la connaissance.

Cet article se propose d'analyser l'IA à partir d'une perspective épistémologique et comme instrument de soft power. Il aide à comprendre les mécanismes par lesquels les IAG affaiblissent les médiations institutionnelles traditionnelles et transforment les modes de production et de circulation des savoirs.

Comme ce fut le cas avec les moteurs de recherche dans les années 1990, aujourd'hui l'IA générative a permis un accès élargi à la connaissance. Se limiter à ce constat nous amène à alimenter un lieu commun, celui consistant à dire que l'Internet a démocratisé l'accès à la connaissance.

Nous nous proposons donc de sortir des aphorismes, vidés de leur quintessence, pour essayer d'appréhender l'IA à partir du prisme des rapports de pouvoir et de domination qui structurent la production et la circulation des savoirs à l'échelle mondiale. D'où la question de savoir dans quelle mesure les intelligences artificielles génératives, qui embarquent de grands modèles de langage, participent-elles, dans les contextes africains, à la pérennisation des rapports de domination épistémique et au renouvellement des leviers du soft power des pays du Nord? En d'autres termes, peut-on considérer l'IA générative comme une nouvelle infrastructure de production de savoirs hégémoniques ou plutôt un dispositif inaugurant l'avènement d'une nouvelle épistémologie de la connaissance?

L'une des raisons ayant présidé à la mise en place de la commission chargée de réfléchir sur le nouvel ordre mondial de l'information et de la communication (NOMIC) était de créer les conditions pour un pluralisme culturel, linguistique et politique. Publié en 1980, sous l'égide de l'UNESCO, le rapport Mac Bride intitulé « plusieurs voix, un seul monde » pointait déjà les déséquilibres à l'échelle mondiale dans la circulation des flux d'informations et leurs effets sur la souveraineté culturelle et politique des pays du Sud global.

Plusieurs décennies après sa publication, le rapport offre un cadre conceptuel heuristique pertinent pour comprendre les enjeux actuels de l'IA générative. Il faut dire que le rapport Mac Bride apparaît comme un texte précurseur des débats actuels sur l'IA générative. En effet, les déséquilibres qu'il dénonçait comme la concentration des moyens de communication et la marginalisation des voix du Sud, entre autres, se retrouvent aujourd'hui au cœur des préoccupations majeures que soulève l'IA avec la particularité que

cette nouvelle donne présente un caractère invisible avec une infrastructure qui agit de manière diffuse.

Nous soutenons la proposition que l'IA constitue un dispositif sociotechnique de pouvoir qui s'inscrit dans la continuité de la colonialité du savoir. Ici, nous mobilisons le concept comme grille de lecture de l'IA.

Ainsi, considérer le savoir comme moyen de prolongement de la domination du Nord sur le Sud, c'est se situer sur le terrain politique et épistémologique pour mieux comprendre les enjeux du discours appelant à une réflexion critique sur l'IA et le nécessaire travail de décolonisation du savoir.

Les intelligences artificielles génératives, de plus en plus présentes dans l'écosystème numérique en ligne, ont instauré une nouvelle épistémologie de la connaissance. Des moteurs de recherche aux dispositifs de génération de contenus, en passant par les réseaux sociaux, l'Intelligence artificielle générative est omniprésente au point de devenir un vecteur de pouvoir symbolique.

Les dispositifs d'IA génératifs ne se contentent plus seulement de générer un contenu, mais formatent en amont le cadre de médiation épistémique en sélectionnant ce qui doit être visible et en excluant, à partir des données d'entraînement, ce qui ne doit pas l'être. L'IA automatise le processus mais renforce également la capacité d'influence diffuse, très caractéristique du soft power. L'IA redéfinit ainsi la notion en révélant la dimension algorithmique de l'influence et en agissant comme un producteur d'imaginaires collectifs, à travers les systèmes de recommandation et les contenus générés.

En fournissant les éléments de cadrage pour une requête formulée, à travers le prompt, l'IAG agit comme un nouvel instrument de soft power capable de définir le périmètre des savoirs heuristiques et de façonner nos imaginaires. Elle questionne les logiques de mise en visibilité des contenus portées par les algorithmes au détriment des épistémologies non occidentales.

Dans les contextes coloniaux où la production de connaissances a longtemps été marquée par une forme d'extraversion intellectuelle, c'est-à-dire une dépendance à des cadres théoriques et institutionnels exogènes (Hountondji, 1994), L'IA générative continue de se substituer aux institutions africaines de production du savoir sans véritablement refléter leurs priorités ou leurs contextes.

D'un point de vue méthodologique, notre démarche s'inscrit dans une approche théorico-critique qui fait appel aux études décoloniales, à la sociologie du savoir, aux sciences de l'information et de la communication, mais aussi aux *criticals AI studies* pour mieux

comprendre les structures de pouvoir et les logiques de domination peu visibles dans un contexte marqué par une forte « iatisation » de la société. Ainsi, en guise de cadrage théorique, nous avons mobilisé les travaux relatifs à la colonialité du savoir et du pouvoir (Quijano et Mignolo etc.), à la critique des dispositifs algorithmiques (Cardon, Crawford, Noble) et au soft power (Nye et Ramonet).

L'article s'appuie également sur une analyse de textes de référence, notamment le rapport Mac Bride et le document sur la stratégie continentale de l'Union africaine sur l'IA afin de tracer les lignes de continuité et de rupture dans les rapports de pouvoir liés à l'information.

Cette démarche heuristique permet de voir l'IA générative non comme une technologie neutre, mais comme une infrastructure cognitive ancrée dans des rapports épistémiques et géopolitiques.

Cette perspective suppose donc de dépasser l'approche purement techniciste pour inscrire l'IA dans une vision plus vaste qui implique des rapports de pouvoir et de souveraineté technologique.

1- L'IA comme levier de prolongement des rapports de domination épistémique

Le savoir comme outil stratégique ou levier de perpétuation des structures de pouvoir est une thématique assez documentée dans la littérature scientifique post-coloniale. Les travaux d'Anibal Quijano (2007) montrent que la fin de la colonisation sur le plan politique n'a pas entraîné de facto la fin des mécanismes de domination. On note plutôt une persistance des cadres de pensée qui organisent les modalités de production et de circulation des connaissances, à partir d'une perspective coloniale, présentant la particularité d'offrir une représentation biaisée des peuples anciennement colonisés.

De nombreuses recherches, menées après les indépendances et relatives aux « héritages coloniaux », ainsi que celles plus récentes sur les anthropologies hégémoniques, ont montré une forme de permanence du legs colonial que certains qualifient de colonialité du pouvoir (Quijano, 2000, Mignolo, 2011).

Si le terme colonialité a été forgé à partir des termes colonialisme et modernité, il va sans dire, comme le rappelle Méné-Caster et Bertin-Elisabeth, qu'il renvoie à une « incomplétude de la décolonisation avec la rémanence de ses hiérarchies raciales, économiques, sexuelles et épistémiques » (2017, p.14).

La décolonisation du savoir s'inscrirait donc dans une critique épistémologique des rapports de domination qui prennent leur source dans la colonisation.

Dans un article intitulé « décoloniser la technologie et l'intelligence artificielle », les auteurs Souza et Da Sylva soutiennent que :

« Loin de représenter une rupture avec la colonialité du pouvoir, les technologies numériques marquent au contraire l'entrée dans une nouvelle ère d'appropriation coloniale où l'exploitation des territoires s'étend désormais aux subjectivités et aux savoirs » (2025, p.87).

À en croire Boaventura de Sousa Santos (2016), la domination contemporaine repose sur une « monoculture épistémique » qui invisibilise les connaissances produites en dehors des cadres occidentaux. C'est cette situation de marginalisation que dénonce l'auteur pour mieux exprimer l'idée d'un pouvoir symbolique des pays du Nord qui légitime ou disqualifie à partir des logiques de médiations et d'intermédiations des contenus.

L'IA générative, considérée comme moteur de contenus, accentue cette marginalisation, car elle agrège des corpus largement dominés par des sources du Nord et restitue des réponses présentées comme universelles, mais qui demeurent très colorées des contextes d'élaboration des cadres d'analyse.

L'IA générative, en tant que moteur de contenus, contribue donc à renforcer cette monoculture en privilégiant les langues, l'écrit et les référentiels culturels dominants. Les savoirs africains, souvent oraux et éclatés se retrouvent marginalisés voire invisibles dans les réponses fournies par les machines qui sont loin de s'inscrire dans une approche participative et inclusive de la connaissance.

Ici, il est important de rappeler que la négation historique de la rationalité africaine a servi, entre autres, de justification à de prétendues missions civilisatrices (Diop, 1981; Mbembe, 2010). L'IA, lorsqu'elle est présentée comme une intelligence universelle supérieure, risque de reconduire cette hiérarchie symbolique en valorisant des formes de rationalité issues de l'Occident de manière générale.

Pour Edward Saïd (1978), l'épistémologie des sciences sociales reste d'abord celle d'une construction impliquant des formes de domination qui commencent dans la représentation de l'autre, en tant qu'objet d'étude, et non en tant que sujet producteur de savoir. Sous ce rapport, les pays du Sud global continuent de subir une forme de domination épistémique des pays du Nord qui contrôlent une part importante des contenus disponibles et marginalisent le savoir venant de la périphérie, c'est-à-dire non élaboré à partir du contexte occidental.

Hier les médias, et de manière plus générale les industries culturelles, aujourd'hui ce sont les intelligences artificielles génératives entraînées avec des données et une grille de lecture qui échappent aux réalités africaines. Les modèles de données étant globalement conçus et entraînés à partir de référentiels culturels qui sont issus des pays du Nord, nous amène à soutenir l'idée d'une forme de colonialité algorithmique qui contribue à l'invisibilisation des pays du Sud que prolonge et renforce la révolution numérique. Ainsi, la décolonialité pourrait signifier l'exigence de rompre avec la colonialité, c'est-à-dire avec les structures épistémiques, économiques et culturelles qui continuent de reproduire des hiérarchies coloniales, quel que soit les formes sous lesquelles elle se manifeste. Une telle perspective contribue à maintenir une position hégémonique et à façonner les manières de penser, de dire et d'agir des pays du Sud.

De nos jours, l'IA redéfinit ainsi la notion de soft power en révélant la dimension algorithmique de l'influence et en agissant comme un producteur d'imaginaires collectifs, à travers les systèmes de recommandation et les contenus générés.

Ces derniers orientent non seulement la visibilité de certains contenus au détriment d'autres, mais influencent également les représentations sociales et, ce faisant, participent à la représentation du réel, à la construction de récits dominants. Ainsi, lorsqu'un pays où une organisation parvient à imposer sa sémantique et sa grille de lecture des événements, à travers notamment les outils de l'IA, ils imposent par la même occasion sa vision du monde.

La domination ne s'exerce pas uniquement par l'économie ou la politique, mais aussi par le contrôle des récits et des imaginaires collectifs qui conditionnent les manières de penser le monde et l'avenir (Sarr, 2016).

Fini le temps de la conquête militaire pour instaurer une domination politique, comme le rappelle à juste titre, Ignacio Ramonet, faisant allusion aux industries de la culture: « le temps n'est plus à la conquête des territoires, mais à la conquête des esprits » (2003, p. 9). En effet, le fait de pouvoir définir ce qui peut être dit, appris et reconnu comme vrai dans un contexte donné constitue en soi un pouvoir, car les dispositifs de savoir sont indissociables des dispositifs de pouvoir nous le rappelle Michel Foucault.

Ainsi, il nous semble pertinent d'analyser l'IA comme dispositif sociotechnique de pouvoir et comme levier d'influence symbolique.

2- L'IA où le nouveau soft power de l'industrie technologique

Aujourd'hui, nombreux sont les auteurs qui ont écrit sur les nouvelles formes de domination politique et culturelle mobilisant les technologies numériques. En effet, considérer l'IA générative comme un dispositif sociotechnique de production de sens et pas seulement comme un ensemble de technologies computationnelle, c'est investir l'IA d'une place déterminante dans la reproduction de ce que Walter Mignolo appelle la « matrice coloniale du savoir » (Mignolo, 2011, pp. 122-125). L'IA, tel qu'elle se présente aujourd'hui, participe à la naturalisation des catégories cognitives dominantes et à l'invisibilisation des savoirs et épistémologies non occidentales.

L'intelligence artificielle ne génère pas un savoir neutre : elle agrège des données, issues de contextes culturels et politiques, marqués par des rapports de pouvoir (Craxford, 2021).

En plus de répondre aux questions à travers le prompt, les IAG reconfigurent les cadres d'interprétation du réel en privilégiant certains narratifs et une certaine vision du monde. Pour paraphraser Cardon, il est possible de soutenir que les algorithmes fonctionnent comme des dispositifs de mise en ordre du monde, capables d'imposer silencieusement des critères de pertinence et de légitimité. (Cardon, 2015, pp.23-27). L'IA générative agit ainsi comme un dispositif de pré-interprétation qui oriente la compréhension de l'utilisateur.

Aujourd'hui, la notion de soft power garde toute sa pertinence à la lumière de la révolution numérique impulsée par l'IA. Là où le rapport Mac Bride mettait en garde contre la domination culturelle exercée par les médias internationaux (UNESCO, 1980), il nous semble évident, au vu de ce qui a été exposé plus haut, que l'IA constitue sans conteste un nouvel instrument de soft power capable de structurer les imaginaires, les normes et les cadres de pensée. L'usage ou l'implémentation d'IA « prêtes à l'emploi » peut ainsi naturaliser des visions du monde peu conformes, voire dévalorisantes pour le continent africain.

L'IA pensée et développée « ailleurs » favoriserait le prolongement des asymétries entre pays du Nord et pays du Sud. Aujourd'hui, à l'ère de l'IA générative, l'écart ne concerne plus seulement les contenus médiatiques, mais les données, les modèles de langage et les infrastructures cognitives qui favorisent la circulation du savoir.

L'intelligence artificielle générative se présente aujourd'hui comme un levier important du soft power. En effet, soutenir la proposition que les contenus générés par l'IA contribuent à façonner les imaginaires et nos grilles de lecture de la réalité est un lieu

commun (Risse, 2020). Ce faisant, la neutralité de la technologie, perçue comme inhérente à la machine, se trouve fortement discutée en ce sens que les algorithmes portent des représentations culturelles voire, raciales parfois sexistes qui peuvent reproduire des stéréotypes (Noble et Ruha, 2018). À cela, ajoutons le fait que les infrastructures numériques constituent également des vecteurs de diffusion de valeurs, de normes et de visions de monde souvent alignés avec les cadres culturels des acteurs dominants des pays du Nord (Crawford, 2021). L'IA reste certes le fruit de l'esprit humain, mais il reste important de rappeler qu'elle embarque aussi nos valeurs. En effet, les technologies dites intelligentes tendent à reproduire les visions du monde de leurs concepteurs avec en toile de fond l'objectivité technique (Benjamin, 2019). Vu sous cet angle, l'IA constitue une infrastructure de pouvoir qui s'inscrit dans des logiques économiques mais aussi géopolitiques (Crawford, 2021).

Sous ce rapport, il est possible de soutenir la proposition selon laquelle les dispositifs d'intelligence artificielle générative constituent le nouveau champ de bataille de la communication internationale où se (re)jouent les tensions entre pluralisme et domination, souveraineté et dépendance coloniale.

Pour l'Afrique, la décolonisation de l'IA générative suppose donc de dépasser la simple logique de l'adoption technologique pour investir de manière soutenue dans la production locale de contenus, de corpus linguistique et culturel afin que les moteurs de contenus des IA ne soient plus des courroies de transmission, mais plutôt des espaces d'expression de la diversité des peuples, des cultures mais aussi de réappropriation de notre histoire commune.

L'appel de l'instance continentale (Union africaine 2023) à respecter et à préserver les valeurs culturelles africaines traduit une perspective décoloniale qui admet, in fine, que la technologie n'est jamais neutre culturellement, car avec l'IA les algorithmes peuvent potentiellement reproduire des biais culturels et raciaux lorsqu'ils sont entraînés sur des corpus dominants. Ces biais contribuent à légitimer certaines visions du monde au détriment d'autres.

Ainsi, la décolonialité pourrait signifier l'exigence de rompre avec la colonialité, c'est-à-dire avec les structures épistémiques, économiques et culturelles qui continuent de reproduire des hiérarchies coloniales. Dans la lignée de la « désobéissance épistémique » (Mignolo, 2015), d'autres auteurs appellent à une rupture avec les cadres cognitifs hérités de la colonisation pour permettre à l'Afrique de se penser par elle-même (Sarr, 2016).

La décolonialité ne se limite pas à une critique des formes passées de domination, mais constitue également un cadre d'analyse

qui, en permettant de mieux comprendre la nature des rapports, contribue à la promotion des savoirs autochtones et plus singulièrement des épistémologies du Sud global, tout en encourageant des formes endogènes d'innovation.

Dans cette optique, les cadres de gouvernance élaborés à l'échelle du continent africain, sous certains aspects, rejoignent les ambitions de la théorie décoloniale. En effet, un nombre important de mesures intègrent des dispositifs destinés à anticiper et corriger les éventuels biais algorithmiques reconnus comme pouvant potentiellement reproduire les hiérarchies coloniales à travers l'intelligence artificielle générative.

En s'attaquant à cette épineuse question des données, les politiques africaines de gouvernance de l'IA s'inscrivent ainsi dans une démarche qui vise à limiter la reconduction des hégémonies épistémiques et culturelles.

Toutefois, cette volonté politique doit être pondérée car, dans la mise en œuvre, seul le Rwanda semble avoir posé les jalons vers une décolonisation des données de l'IA. À en croire, Effoduh, spécialiste en droit de la technologie, sur dix pays africains, qui ont servi d'échantillon pour une étude sur la gouvernance de l'IA en Afrique, seul le Rwanda a posé des actes concrets dans l'utilisation des données locales pour entraîner les systèmes d'IA et éviter les biais. L'enjeu principal reste donc de savoir comment éviter que l'Afrique ne devienne un simple réceptacle d'artefacts technologiques dépourvus d'intelligence locale et de valorisation des savoirs endogènes.

3- Le local d'abord ou le parti pris de réorienter l'IA vers les priorités africaines.

Dire que l'innovation technologique doit être subordonnée aux besoins de développement et aux valeurs culturelles africaines du continent, c'est s'inscrire pleinement dans une démarche de décolonisation de l'intelligence artificielle pour en faire un outil de développement endogène et de souveraineté.

Ainsi, comme le souligne Felwine Sarr, « l'Afrique n'a personne à rattraper » (2016, p13), ce qui est une invite à sortir du paradigme du développement importé, ici avec l'IA basée davantage sur les infrastructures et les puissances de calcul, pour penser des trajectoires propres à l'Afrique. Dès lors, penser l'intelligence artificielle dans les contextes africains suppose non seulement de questionner les usages, mais aussi les récits et les imaginaires qu'elle contribue à produire (Sarr, 2016).

Dans cette même perspective, décoloniser l'IA commence aussi par se poser la question des finalités sociales et politiques de l'innovation technologique dans nos contextes africains. C'est un préalable nécessaire pour rompre avec la vision universaliste qui voudrait que les solutions conçues et développées dans les pays du Nord soient adaptées à tous les contextes. Une manière aussi de ne pas perpétuer la pratique de l'intégration des pays du Sud à la modernité comme des espaces d'application et d'expérimentation plutôt que comme des lieux de définition des priorités.

Si la stratégie continentale présente l'IA comme un levier de développement (éducation, santé publique, agriculture), il faut dire qu'elle suppose une capacité à produire du sens et à définir les priorités du continent africain. En d'autres termes, une appropriation plus en résonance avec les besoins des pays africains pour que l'intelligence artificielle ne devienne pas un nouvel instrument de soft power pour renforcer l'influence culturelle des acteurs dominants de l'écosystème.

À ce stade de la réflexion, la question qui nous semble pertinente est la suivante : l'Afrique doit-elle suivre la tendance imprimée par les géants de l'IA, souvent déconnectée des réalités africaines, ou plutôt trouver sa voie dans un écosystème qui charrie des enjeux économiques, sociaux, voire idéologiques?

Dans son document de stratégie africaine pour l'IA, on peut lire :

« La production, le développement, l'utilisation et l'évaluation de l'IA en Afrique viseront avant tout à relever les défis africains tels que la prestation de soins de santé, la sécurité alimentaire, l'énergie propre, le changement climatique et la gestion de l'eau, et à saisir les occasions qui se présentent grâce à des solutions africaines. La croissance des talents et des écosystèmes locaux est considérée comme primordiale pour faire progresser les solutions d'IA qui ont une valeur et un intérêt publics, qui répondent aux besoins et aux priorités du continent, et qui respectent et préservent les valeurs culturelles et les coutumes. » (Union africaine, 2023, p.30).

Le premier principe directeur du document intitulé « le local d'abord », constitue un choix politique fort qui se démarque des modèles dominants de diffusion technologique Nord-Sud.

La mise en avant de secteurs stratégiques tels que la santé et la sécurité alimentaire, démontre une volonté manifeste de recentrer l'IA sur les enjeux de développement du continent plutôt que sur les logiques de rentabilité marchande alignées sur les intérêts des industriels et promoteurs de l'IA. En privilégiant des usages de l'IA définis localement, pour relever les défis qui s'adressent au continent, la stratégie africaine tente de rompre avec cette logique de

transposition passive, qui cantonne le Sud global à des rôles d'application de solutions conçues ailleurs, pour réaffirmer la nécessité de penser l'IA à partir des besoins, des contextes et des valeurs du continent africain. L'IA locale n'est pas seulement une intelligence artificielle appliquée en Afrique, mais une IA conçue à partir des réalités africaines.

Si la politique, clairement assumée, de réorienter la stratégie de l'IA vers des secteurs plus porteurs et plus en phase avec les besoins du continent africain constitue une avancée non négligeable, il faut dire que sa mise en œuvre se heurte toutefois à des défis considérables. En effet, la dépendance aux infrastructures globales (cloud, puissance de calcul entre autres) et la dépendance aux grandes plateformes technologiques limitent la capacité des États africains à rendre opérationnelle cette vision.

Comme le souligne Crawford (2021) l'IA est une infrastructure lourde, inscrite dans des rapports de pouvoir géopolitiques qui ne disparaissent pas par de simples déclarations de principe. Elle nécessite de fortes politiques publiques à l'échelle nationale et continentale qui portent le poids des investissements et définissent les mécanismes de gouvernance. La stratégie IA de l'Afrique ne peut donc être mise en œuvre sans un effort soutenu d'investissement dans l'éducation, la recherche et l'innovation locales.

Dans cette dynamique, la tropicalisation des technologies pour résoudre les problèmes des Africains, pourrait être une voie prometteuse. En effet, l'absence ou l'insuffisance de données locales, de corpus en langues africaines, conduit fréquemment à des systèmes inadaptés, voire discriminants. En intégrant des savoirs situés et conformes à nos grilles de lecture, l'Afrique se donne des chances pour se soustraire du discours techno-solutionniste porté par les promoteurs de l'IA (Prevost, 2024). Soutenir une telle perspective du développement de l'IA en Afrique c'est faire de l'IA un outil au service des projets de développement définis localement.

Conclusion

Au terme de cette réflexion critique, il ressort de nos analyses que l'intelligence artificielle générative ne peut être appréhendée comme une technologie neutre ou purement instrumentale. Elle est à la croisée de plusieurs enjeux, impliquant plusieurs logiques d'acteurs, dans un écosystème qui offre peu de lisibilité sur les choix stratégiques des géants de la technologie. À l'instar des médias internationaux dénoncés dans le rapport Mac Bride, l'IA générative

apparaît comme un nouvel instrument de soft power, capable donc d'exercer une influence diffuse et durable sur les imaginaires, les normes et les savoirs. Le lien entre le rapport Mac Bride et l'IA générative révèle ainsi une continuité dans les enjeux de pouvoir liés à l'information.

Dans le contexte africain, nous avons vu que la dynamique de l'intelligence artificielle générative, en plus de marginaliser les savoirs endogènes, prolonge et conforte des formes anciennes de domination symbolique. Ainsi, l'article a permis une actualisation des concepts de colonialité et de soft power à l'aune des intelligences artificielles génératives. Il offre également une lecture africaine du soft power technologique en interrogeant les conditions d'une décolonisation de l'IA et, mieux encore, d'une réappropriation africaine de l'intelligence artificielle.

Si la stratégie africaine de l'IA montre une volonté affirmée de rompre avec la transposition passive de solutions technologiques conçues ailleurs, en adossant l'innovation technologique, dans les champs de l'IA, aux priorités de développement et aux besoins socialement situés du continent, il faut tout de même souligner que cette ambition se heurte à des contraintes structurelles liées en grande partie aux infrastructures, aux capacités de calcul des machines et aux rapports géopolitiques peu favorables à l'Afrique.

La décolonisation de l'IA ne se décrète pas, elle nécessite un investissement soutenu dans l'éducation pour la formation du capital humain, des orientations claires en matière de politiques publiques de recherche, la production de données locales et des perspectives de développement, à moyen et long terme, pour faire de l'Afrique un acteur incontournable de la gouvernance algorithmique. Il s'agira de faire de l'Afrique un acteur important dans le développement des modèles de langage pour accompagner la production de contenus générés par les algorithmes. Plus fondamentalement, il s'agira aussi de faire de l'Afrique un continent qui aura réussi à transformer l'IA en un levier de développement endogène et non en un simple réceptacle d'artefacts technologiques.

Bibliographie

- BENJAMIN, R. (2019). *Race after technology: Abolitionist tools for the new Jim code*. Polity Press.
- BOURDIEU, P., & Passeron, J.-C. (1970). *La reproduction : Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Éditions de Minuit.

- CARDON, D. (2015). *À quoi rêvent les algorithmes : Nos vies à l'heure des big data*. Seuil.
- CRAWFORD, K. (2022). *Contre-atlas de l'intelligence artificielle : Une cartographie politique, sociale et environnementale de l'IA* (L. Bury, trad.).
- COULDRY, N., & Mejias, U. A. (2019). *The costs of connection: How data is colonizing human life and appropriating it for capitalism*. Stanford University Press.
- DIOP, C. A. (1981). *Civilisation ou barbarie*. Présence Africaine.
- Hountondji, P. J. (1994). *Les savoirs endogènes : Pistes pour une recherche*. CODESRIA.
- MBEMBE, A. (2010). *Sortir de la grande nuit : Essai sur l'Afrique décolonisée*. La Découverte.
- MENCÉ-CASTER, C. (2017). Penser la décolonisation des savoirs : enjeux épistémologiques et politiques. In C. Méné-Caster & C. Bertin-Elisabeth (Eds.), *Décoloniser les savoirs* (pp. 13–32). Paris : L'Harmattan.
- MIGNOLO, W. D. (2011). *The darker side of Western modernity: Global futures, decolonial options*. Duke University Press.
- MIGNOLO, W. D. (2015). *Habiter la frontière : La désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*. Peter Lang.
- PRÉVOST, T. (2024). *Les prophètes de l'IA : Pourquoi la Silicon Valley nous vend l'apocalypse*. Lux Éditeur.
- QUIJANO, A. (2000). Coloniality of power, eurocentrism and Latin America. *Nepantla*, 1(3), 533–580.
- QUIJANO, A. (2007). « Race » et colonialité du pouvoir. *Mouvements*, 51(3), 111–118. <https://doi.org/10.3917/mouv.051.0111>
- RAMONET, I. (2003). *Géopolitique du chaos*. Gallimard.
- SAÏD, E. W. (1978). *Orientalism*. Pantheon Books.
- SANTOS, B. de Sousa. (2016). *Épistémologies du Sud : Mouvements citoyens et polémique sur la science*. Desclée de Brouwer.
- SARR, F. (2016). *Afrotopia*. Philippe Rey.
- SOUZA Aguiar, C.-E. et Melo da Silva, D.-K. (2025). Décoloniser la technologie et l'intelligence artificielle : vers des pratiques cosmotechniques émergentes. *Sociétés*, 167(1), 87-98. <https://doi.org/10.3917/soc.167.0087>.
- STIEGLER, B. (2015). *La société automatique* (Tome 1). Fayard.
- UNESCO. (1980). *Many voices, one world: Communication and society today and tomorrow* (The MacBride Report). UNESCO.
- Union africaine. (2023). *Stratégie continentale sur l'intelligence artificielle*. Commission de l'Union africaine.